Guillaume Logé, *Renaissance sauvage*

Maria-Kyveli Mavrokordopoulou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54218>

DOI : 10.4000/critiquedart.54218

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Maria-Kyveli Mavrokordopoulou, « Guillaume Logé, *Renaissance sauvage* », *Critique d'art* [En ligne],
Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 26 novembre 2020, consulté le 10 décembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54218> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.54218>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

EN

Guillaume Logé, *Renaissance sauvage*

Maria-Kyveli Mavrokordopoulou

- 1 Le livre s'inscrit dans un paysage éditorial, tant francophone qu'anglophone, qui voit de plus en plus de contributions sur l'art et l'écologie, notamment en lien avec l'Anthropocène. La notion d'Anthropocène – période géologique actuelle, dans laquelle l'activité humaine serait le facteur principal de l'évolution de la planète – a récemment donné lieu à une multitude de publications qui interrogent cette nouvelle relation de l'humain au monde, dans des perspectives à la fois critiques et pluridisciplinaires. L'ouvrage, issu de la thèse en esthétique, histoire et théorie des arts, et sciences de l'environnement de Guillaume Logé, est donc le résultat d'un travail profondément interdisciplinaire. *Renaissance sauvage : l'art de l'Anthropocène* ne se situe pas seulement au croisement des disciplines, mais aussi des genres, entre essai universitaire et manifeste écologique, voire poétique. L'auteur pose la question fondamentale de l'habitabilité de la terre, à l'heure où les effets de l'activité humaine se font sentir et ne peuvent qu'augmenter. Il défend un lien organique entre l'écologie – ramenée ici à sa racine étymologique en tant qu'art d'habiter la terre – et différents mouvements artistiques, notamment après la seconde moitié du XIX^e siècle. Cependant, la première partie de l'ouvrage est dédiée à la Renaissance du XV^e siècle, moment historique de basculement philosophique et artistique où, selon Guillaume Logé, les différents domaines de la connaissance se croisent et s'enrichissent mutuellement. Ici, l'auteur s'attarde sur l'œuvre de Léonard de Vinci dans laquelle il observe les prémises de la conscience sauvage contemporaine (p. 29). L'expression « renaissance sauvage » s'entend donc comme une nouvelle renaissance amorcée au milieu du XIX^e siècle en pleine Révolution industrielle, où l'homme commence à se penser de nouveau comme « sauvage ». Le terme « sauvage », pourtant, est revisité à travers l'idée d'animalité (p. 94). L'*anima* introduit dans la rationalité humaine un mystère qui empêcherait l'homme de se positionner comme maître du monde (p. 98) et le pousserait à collaborer avec le vivant. Cette collaboration, théorisée comme « perspective symbiotique », prend forme et se concrétise tout d'abord dans le domaine de l'art, champ principal de l'étude à plus d'un titre. Des pratiques artistiques rythment l'analyse de G. Logé, décrites à la fois comme exemples d'enracinement historique mais aussi comme autant de milieux où se déploie cette renaissance sauvage, sur une période historique de deux

siècles – étirement historique qui pourrait surprendre certains mais qui permet de tracer une évolution jusqu'à nos jours. Ainsi, la figure de William Morris le mouvement Arts and Crafts sont proposés comme une étape cruciale dans l'extension du sens du mot « art », qui est pensé comme imprégnant tous les domaines de la vie (p. 60-63). Guillaume Logé paraît aussi largement inspiré par la « géopoétique » de l'essayiste et poète Kenneth White, dans laquelle il entrevoit une tentative poétique de fonder une nouvelle perspective existentielle dans le monde (p. 90). Le livre se conclut sur une réflexion autour des pratiques artistiques contemporaines, accordant une place importante à Tomás Saraceno, qui semble réunir les concepts opératoires de cette nouvelle renaissance quand il prend des araignées comme « associés » (p. 157-168). Surtout, Guillaume Logé établit ici de nouvelles perspectives sur le rapport intrinsèque entre art et écologie, qui mériteraient éventuellement d'être développées dans un travail plus long.